

Bernard Lévy
Chapeaugraphie critique

Marine Van Hoof

Volume 50, numéro 202, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58812ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Van Hoof, M. (2006). Bernard Lévy : chapeaugraphie critique. *Vie des arts*, 50(202), 34–35.

LA PETITE PHOTOGRAPHIE QUI ACCOMPAGNE L'ÉDITORIAL DU DIRECTEUR EST TROMPEUSE : SI ELLE LIVRE BIEN QUELQUE CHOSE DU REGARD À LA FOIS CRITIQUE ET AMUSÉ QU'IL PROMÈNE SUR LE MONDE, SI ELLE TRADUIT BIEN UN PEU DE SON INSATIABLE CURIOSITÉ ET DE SA QUÊTE ACHARNÉE DE SAVOIR, ELLE NE M'EST, HÉLAS, D'AUCUN SECOURS POUR ILLUSTRER LE PHÉNOMÈNE SUIVANT : CE MONSIEUR PORTE BEAUCOUP DE CASQUETTES. POURQUOI NE PAS LES MONTRER ? « JE VEUX BIEN, DIT SON PHOTOGRAPHE, MAIS L'ENNUI C'EST QU'ELLES NE LUI POUSSENT SUR LE CRÂNE QUE LORSQU'IL SE MET À PARLER. ET MOI, JE N'AI PAS LE TEMPS, VOUS COMPRENEZ. » POUR COMBLER CETTE LACUNE ET PROUVER MA BONNE FOI, JE SUIS ALLÉE TROUVER BERNARD LÉVY EN PERSONNE. J'EN RAMÈNE UNE IMPRESSIONNANTE « CHAPEAUGRAPHIE » DONT VOICI QUELQUES SPÉCIMENS.

BERNARD LÉVY

CHAPEAUGRAPHIE CRITIQUE

Marine Van Hoof



Les membres du comité de rédaction : De gauche à droite, rangée du bas : René Viau, Bernard Lévy, Johane Bergeron, Jean De Julio-Paquin ; rangée du haut : Louise Julien, Marie-Claude Mirandette, Constance Naubert-Riser et Marie Ginette Bouchard. Photo : Maria Pires

À propos des nombreux embranchements de son itinéraire, Bernard Lévy constate : « Choisir a toujours été difficile pour moi. » À l'école, il est bon en lettres comme en mathématiques, ces dernières sont très valorisées par sa mère. Avec son père, qui est aussi peintre amateur, il découvre les musées, la peinture.

Épris de littérature et d'oralité (il se définit comme un être qui aime parler), il développe un intérêt tel pour le théâtre qu'il songe, une fois son baccalauréat en poche, à devenir comédien. Ses parents le convainquent d'éviter la voie des arts et des lettres, beaucoup trop risquée à leurs yeux. Ayant éprouvé à quel point les domaines littéraires relevaient du registre de la subjectivité, il cède sans trop de difficulté et entame des études scientifiques (médecine).

Aux termes de sa formation scientifique, son amour des mots le rattrape : il se lance dans l'histoire et le journalisme, qu'il n'arrêtera plus jamais de pratiquer. On lui confie la direction de revues scientifiques et techniques ; il tient pendant deux ans la page scientifique du quotidien *Le Devoir* (il a obtenu, en 1992, le grand prix du journalisme scientifique du Canada) ; il collabore toujours à la revue *Médecine / Sciences*. À la radio et à la télévision, il a été animateur et chroniqueur de plusieurs émissions tant scientifiques que culturelles. Parallèlement, son intérêt pour les arts l'a conduit à devenir, dès 1971, membre du comité de rédaction de *Vie des Arts*. Un peu plus de vingt ans après, en 1992,

à l'issue d'un concours, il décroche le poste de directeur et de rédacteur en chef de la revue. « Aujourd'hui, j'ai piloté un quart des quelque 200 numéros publiés », remarque-t-il avec un brin d'étonnement.

DE LA RIGUEUR AVANT TOUTE CHOSE

Derrière ce déploiement d'activités, il y a de toute évidence un véritable goût du travail : « L'effort est un plaisir. Écrire ne m'est jamais une corvée. » Cependant, il affirme volontiers quand on lui parle de son talent d'écrivain, qu'il l'a gagné en travaillant beaucoup. Quoi qu'il en soit, le bonheur de peaufiner la langue, de déjouer ses pièges, de chercher les meilleures formules est infini pour lui. Cette grâce, il aime la transmettre aux étudiants de l'Université de Montréal où il enseigne depuis 20 ans la rédaction pour les médias écrits, ainsi que la vulgarisation scientifique. S'il prend tant de plaisir à disséquer la langue par le biais de l'écriture, c'est aussi pour mieux déjouer ses sens multiples dans des récits et des poèmes au charme espiègle et pleins de jeux de miroir. Trois recueils ont été publiés à ce jour. Il faut d'ailleurs les lire tout haut. Dans une de ses nouvelles

intitulée *Le chef-d'œuvre*, où son héros ne devient un écrivain à succès que lorsqu'il a enfin l'occasion de lire son texte à haute voix, on lit que tous les grands textes sont faits pour la voix humaine¹.

Mais d'où vient Bernard Lévy? Il a vu le jour au Caire en 1944. De l'Égypte, il dit qu'il garde toujours le sentiment d'avoir en lui plusieurs rivages. Imaginaires et réels, les souvenirs fragmentaires qu'il a conservés de quelques moments de son enfance passés, semble-t-il, à Alexandrie nourrissent certaines de ses productions littéraires. La vie au Canada où il débarque en 1967 le plonge dans le chaudron multiculturel.

Concilier formation scientifique et poésie, diriger *Vie des Arts* et écrire le livret d'un opéra en un acte représenté en 1999 et qui sera repris l'été 2006 au Domaine Forget (Charlevoix), Bernard Lévy aime les défis. «Je n'ai jamais le sentiment de trahir ma formation scientifique. Au contraire, j'essaie toujours d'introduire dans le domaine scientifique une «écriture» qui d'ailleurs est propre à une tradition française. Or, beaucoup de scientifiques se méfient de la *belle écriture*. Ils n'y perçoivent souvent qu'une forme d'ornementation inutile. Bien sûr, il convient de demeurer sobre. Mais faut-il, pour autant, se cantonner au registre d'un vocabulaire limité et se priver de la précision qu'offrent toutes les ressources de la langue?» Qu'il s'agisse de science ou d'art, il insiste sur l'obligation de produire des textes rigoureux, au français impeccable. «Devant des productions artistiques, l'avantage de ma formation scientifique m'évite de me laisser éblouir par le clinquant technologique qui parfois les accompagne.» Et puis, Bernard Lévy confie qu'il est animé par le souci de la pérennité. Il révèle ici l'ampleur de son ambition: «Les textes publiés devraient être encore lisibles et intéressants dans 100 ans et même – pourquoi pas? – dans 1000 ans!» Il donne en exemple les critiques de Baudelaire qui franchissent allègrement les années, contrairement à celles d'Alexandre Dumas.

Exigeant sur la forme, Bernard Lévy l'est tout autant pour le contenu: *Vie des Arts* entend se concentrer sur l'actualité des arts visuels et être au service des spectateurs confrontés aux

œuvres. «Prendre le parti des lecteurs, c'est s'attacher au *Que voit-on?* Cela consiste à ne pas céder aux impressions personnelles ni aux dérives où se laissent entraîner parfois certains artistes.» Il juge, par exemple, important de tenir compte de la matérialité de l'œuvre et se méfie des spéculations relatives à la «transcendance» de l'art. Il s'emploie aussi à débusquer les miroitements des effets de mode.

LE PARTI PRIS DU SPECTATEUR

À la tête de la revue *Vie des Arts*, il a défini une ligne éditoriale qui respecte l'objectif de pluralité: «Dans le passé, *Vie des Arts* était structurée de telle sorte qu'il y avait des rubriques à remplir à chaque numéro (design, cinéma, danse, archéologie, etc.); la revue n'évitait donc pas le piège de l'éclectisme et de l'éparpillement. Nous avons recentré la revue sur les arts visuels en considérant, selon les circonstances, le rôle de complément et d'enrichissement que constituent les autres formes d'expression de la culture: théâtre, musique, informatique, etc.» Le choix des articles répond au principe de la hiérarchie événementielle: les événements importants c'est-à-dire porteurs d'innovation et d'originalité, reçoivent une place prépondérante. Certes, la loi de la proximité joue aussi. Cependant, au sein de l'équipe de rédaction de *Vie des Arts* le souci de ne pas exclure demeure vif: «Je pense qu'au fil des cinquante ans de publication ininterrompue pratiquement aucun artiste digne de ce nom n'a été oublié par la revue. Bien sûr, le défaut d'être lié à l'actualité va de pair avec le risque d'accorder à celui qui parle le plus fort une place disproportionnée. Un musée ou une galerie dotés des moyens de monter des événements dont tout le monde parle vont avoir plus facilement une oreille attentive. Mais je suis toujours à la recherche et à l'écoute d'une voix, aussi modeste soit-elle, pourvu qu'elle soit originale.»

Pour maintenir la vitalité d'une revue comme *Vie des Arts*, il faut être combatif: les subventions ne représentent que 33% du budget et il faut se battre pour les conserver. Sur une semaine de travail, ce soldat des médias passe les trois quarts du temps à défendre les intérêts de la revue. Il faut œuvrer



L'équipe de *Vie des Arts*:
De gauche à droite: Nadia Abdelahad, Marie Ginette Bouchard, Bernard Lévy, Herminie Rocan et Maria Pirès.
Photo: Marie-Claude Mirandette

sans relâche sur trois fronts: subventions, publicité et abonnements. «Je voudrais que la revue puisse davantage rayonner et disposer moi-même de plus de temps pour représenter la revue à l'étranger, être présent à de grands événements comme les grandes Biennales internationales, la Documenta.»

DES PUBLICS À CONQUÉRIR

Mais certains chiffres sont encourageants: plus de 85% des abonnés renouvellent leur abonnement souvent pour deux ans. La plupart rangent la revue dans leur bibliothèque après l'avoir lue, pour la consulter en cas de besoin. Et c'est ainsi que certaines familles se transmettent la collection complète de génération en génération. Reste qu'il faut gagner de nouveaux publics. Notre promotion auprès des Cégeps a donné de bons résultats cette année. Dommage que le milieu des affaires ne représente que 5% du lectorat! Néanmoins, les prochains grands défis qui s'ouvrent tiennent à la diffusion des informations en tenant compte du réseau internet.»

Il rêvait d'être comédien. Il avait tout pour le devenir, y compris le charme. Quelques longs détours plus tard, celui qui tient les rênes de *Vie des Arts* est tout sauf un être qui a renoncé à ses rêves. On l'écoute et on se dit qu'il est devenu grand acteur...de sa vie. Chapeau, Bernard Lévy! □

(Entretien réalisé en décembre 2005)

¹ *Un sourire incertain*, récits, 171 p., Éditions Triptyque, 1996